

*Vanini,  
portrait au noir*

Documents choisis,  
établis & présentés par  
BORIS DONNÉ



ÉDITIONS ALLIA  
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV<sup>e</sup>  
2019

*C'était une de ces époques où la raison humaine  
se trouve prise dans un cercle de flammes.*

Marguerite Yourcenar.

LES IDÉES s'en vont parfois suivant des chemins étranges. Ses vues irréligieuses, audacieuses, aventureuses, scandaleuses, *libertines*<sup>1</sup> en un mot, Giulio Cesare Vanini comptait les diffuser dans l'Europe des premières décennies du XVII<sup>e</sup> siècle par son enseignement de vive voix et par ses livres. Mais même s'il avait sans doute conscience de *jouer avec le feu* – l'exécution de Giordano Bruno, en février 1600, avait jeté sur le siècle imminent une sinistre lueur de bûcher –, il ne pouvait guère imaginer que ceux qui bientôt se feraient l'écho de sa parole

1. Ce mot, dérivé de *libertinus* qui désigne en latin un esclave affranchi, qualifie au XVII<sup>e</sup> siècle ceux qui se sont émancipés d'une croyance aveugle dans les vérités révélées de l'Église, et qui osent les mettre en doute – ce qui peut les mener à l'athéisme, et leur inspire parfois des conduites transgressives sur le plan des mœurs. Nul ne se revendique "libertin" : cette appellation a valeur péjorative et infamante, elle est une mise en accusation, par les dévots, de ceux qui se voient plutôt comme des "esprits forts", des "déniaisés".

seraient des dévots, de pieux catholiques indignés et vindicatifs, amalgamant des propos rapportés, exagérés, ou peut-être inventés, et des citations approximatives de ses écrits, à un torrent d'injures et d'imprécations. Et il valait mieux qu'il ignore que cette paradoxale dissémination de sa pensée se paierait au prix de sa vie, et d'un supplice assez atroce pour frapper longtemps les esprits.

#### UN PHILOSOPHE DE GRANDS CHEMINS

Sa fin tragique rejoint celle de Giordano Bruno; en fait, c'est toute sa trajectoire à travers l'Europe et ses frontières religieuses qui s'apparente curieusement à celle du "Nolain", à un quart de siècle de distance. Dans les années où Bruno publie, à Paris et à Londres, ses plus grands livres, Vanini naît à Taurisano, dans les Pouilles, en 1585. Son père est un homme d'affaires ligurien; il disparaît une vingtaine d'années plus tard, alors que Giulio Cesare décroche en 1606 une maîtrise en droit civil et ecclésiastique à l'université de Naples. Deux ans après, le jeune homme, sans le sou, entre dans l'ordre des Carmes sous le nom de frère Gabriele pour étudier la théologie

à Padoue. C'est là, sans doute, qu'il est gagné par les idées hérétiques, peut-être en lisant Pomponazzi, Cardan et Machiavel. En 1612, il est chassé de son couvent; sans attendre les procédures disciplinaires, il s'enfuit avec un autre frère en délicatesse avec les autorités ecclésiastiques. Après un périple qui leur fait traverser la Suisse, l'Allemagne et la Hollande, ils se rendent en Angleterre où ils demeureront deux ans.

Vanini a pris une fausse identité et se fait appeler De Vinnes. À Londres, les deux frères défroqués abjurent publiquement la foi catholique et se convertissent à la religion anglicane; peut-être, avec un évêque italien en fuite, fomentent-ils en terre protestante quelque cabale contre le pape. Ils visitent les universités de Cambridge et d'Oxford, projettent de rentrer en Italie, mais sont arrêtés et emprisonnés par les autorités anglaises. L'un et l'autre parviennent à s'enfuir; en 1614 on retrouve Vanini à Bruxelles, où il cherche à négocier son retour dans le sein de la religion catholique, malgré son procès qui s'instruit au tribunal de l'Inquisition. Il retourne pourtant en Italie, mais juge finalement plus prudent, malgré les assurances qu'on lui donne, de s'enfuir en France. Il fait une partie du voyage

en compagnie du poète Marino, qui publiera bientôt son grand poème sensuel et raffiné, *L'Adone*, à Paris, protégé par la régente Marie de Médicis et par son fils Louis XIII.

Vanini s'arrête d'abord à Lyon, où il publie en juin 1615 son premier ouvrage : *Amphitheatrum Æternæ Providentiæ*, ou *Amphithéâtre de l'Éternelle Providence*, qui insinue déjà quelques thèses subversives derrière une soumission toute formelle aux autorités de l'Église. Au milieu de l'année suivante, on le retrouve à Paris, où il noue des relations dans les milieux aristocratiques : ce brillant Italien séduit ses auditeurs par ses paradoxes, qui les conduisent aux confins du scepticisme et de l'incrédulité – voire un peu au delà. C'est là, semble-t-il, qu'il commence vraiment son œuvre de corruption de la jeunesse élégante. Un Jésuite, le père François Garasse, a décrit sa manière insidieuse : Vanini, écrit-il, était

... traître, coulant, doucet, et pliant aux occasions pour s'insinuer avec plus de puissance. Et d'ordinaire la première leçon qu'il donnait à ceux dont il avait quelque espérance, était de leur dire doucement et comme par manière d'essai : *Qui vero tibi negaret Christum, quid diceret?* Qui vous renverrait Jésus-Christ et toute sa religion, remettant tout cela au nombre des fables, que diriez-vous?

Je sais cette vérité de la bouche de plusieurs qui l'ont fréquenté familièrement, et qui grâce à Dieu se sont défaits de tous ces horribles fantômes.

À Paris Vanini publie un second livre, *De Admirandis Naturæ Reginæ Deæque Mortalium Arcanis*, soit *Des Admirables Arcanes de la Nature, Reine et Déesse des Mortels*. Il le dédie à un puissant protecteur, François de Bassompierre, un des principaux soutiens de Marie de Médicis et de son favori Concini. Homme d'action et de culture, plein d'esprit et de morgue, Bassompierre s'est attaché les services du philosophe comme aumônier et précepteur de ses enfants.

Quoique Vanini, dans cet ouvrage, s'abrite encore derrière une certaine ambiguïté, ses idées libertines se font jour avec plus d'audace. La publication a nécessité une ruse pour contourner la censure : au texte préalablement approuvé par la Faculté de Théologie de la Sorbonne, Vanini a substitué chez l'imprimeur une version plus hardie. Une procédure est diligentée pour condamner la publication subreptice de cet ouvrage contenant "certaines hérésies contre la foi".

Pour défier ainsi les autorités religieuses, Vanini doit se sentir protégé par ses relations

à la Cour. Or en quelques mois, tout va changer de face : en avril 1617 le jeune roi, Louis XIII, fait assassiner le trop puissant Concini, donnant libre cours à l'hostilité de l'opinion envers les Italiens. Élevé dans la piété, il prend aussitôt sa part du grand mouvement de reconquête catholique des esprits que les dévots appellent de leurs vœux : en novembre 1617, il promulgue une ordonnance défendant "de jurer et blasphémer le saint nom de Dieu, de la Sainte Vierge et des Saints", sous peine d'amende, puis de prison en cas de récidive ; les blasphémateurs endurcis seront "punis corporellement suivant l'énormité des paroles qu'ils auront proférées".

Mais Vanini est déjà loin de Paris. Sentant le vent tourner, il a pris la route du Sud-Ouest ; on retrouve sa trace dans le Gers, à Condom, où il séjourne deux mois comme "médecin empirique", avant de décamper pour avoir tenté de "forcer une pauvre fille". Fin 1617 il s'établit à Toulouse ("Tholoze", selon l'orthographe des documents anciens), sous le nom de Pompeio Uciglio. Il s'insinue vite dans les bonnes grâces de quelques personnages haut placés : le gouverneur de la région, Henri duc de Montmorency, et surtout Adrien de Monluc, comte de Cramail. Il officie comme

précepteur et maître de philosophie auprès de jeunes gens de bonnes familles, dont le neveu du comte ; selon toute vraisemblance, il prend part aux réunions de l'Académie des Philarètes (Amoureux de la Vertu, au sens antique) que Cramail a fondée. Il donne ici et là des conférences privées sur des questions sensibles. Cramail doit connaître sa véritable identité : ce personnage ambigu est lié par une vieille amitié à Bassompierre, protecteur du philosophe à Paris. Selon un témoignage consigné vers 1640 par le médecin érudit Guy Patin, c'est même Cramail qui aurait invité Vanini à Toulouse : "Il (*Vanini*) fut dépourvu de sens de quitter Paris, ville pleine de libertins, pour s'en aller à Toulouse, ville toute bigote, pour y semer son athéisme. Il est vrai que ce fut à l'invitation du baron de Montaud et du comte de Cramail."

Un document conservé aux Archives municipales de Toulouse brosse le portrait<sup>1</sup> du prétendu Pompeio Uciglio : "C'était un homme d'assez bonne façon, un peu maigre, le poil châtain, le nez long et courbé, les yeux brillants et aucunement hagards, grand de

1. On trouvera p.57 une Note sur les portraits de Vanini.

taille ; quant à l'esprit, il voulait paraître savant en philosophie et médecine, qu'il disait professeur. Il faisait le théologien, mais méchant et détestable, et parlait bien latin et avec grande facilité". Le témoignage copié par Patin recoupe ce portrait : "C'était un grand homme pâle et maigre, grand nez, tête chauve, qui ne parlait que de piété et de vertu quand il était devant quelque inconnu ; mais ailleurs il disait mille impiétés et autres friponneries." Il se laisse souvent emporter au delà de toute prudence : "Il était méchant et étourdi. Nous lui avions maintes fois prédit, M. Guyet et moi, qu'il serait brûlé, quand il nous disait mille sottises qu'il avait à la tête." Un certain relâchement dans le soin qu'il prend de paraître respectueux des doctrines de l'Église, ses paradoxes, l'audace de ses propos, finissent par attirer sur lui l'attention des autorités religieuses et civiles. Il est possible aussi qu'il scandalise par sa liberté de mœurs, ou qu'il éveille la défiance en exposant des idées politiques séditieuses. Dans les papiers de Patin, on lit encore ceci : "Il disait qu'il n'y avait rien de si aisé que de troubler l'État monarchique de France, savoir de prêcher une nouvelle religion, et qu'il l'eût aisément entrepris, et en fût venu à bout, s'il eût eu un compagnon."

Est-il alors lâché, voire dénoncé par ses amis et protecteurs, qui s'alarment de ses imprudences ? Le 2 août 1618, l'agitateur est arrêté dans une maison de la rue des Giponiers, à deux pas de Notre-Dame de la Daurade. On instruit son procès dans les mois qui suivent ; on fait grand cas du témoignage à charge d'un dévot indigné qu'il aurait tenté de gagner à l'athéisme. Il aurait, semble-t-il, essayé d'insinuer dans son esprit l'idée selon laquelle le christianisme n'est qu'une fable forgée par une poignée de va-nu-pieds, les apôtres : "Il fut arrêté prisonnier à Toulouse sur la délation d'un gentilhomme du pays nommé Francon qu'il avait voulu séduire et lui apprendre à ne rien croire, en disant que la religion chrétienne était bien faible ; qu'elle n'avait autre fondement que l'imposture de 12 pieds-nus", selon le témoignage noté par Patin.

Le 9 février 1619, Vanini est reconnu coupable de "crimes d'athéisme, blasphèmes, impiétés et autres crimes" (allusion à ses mœurs ?), condamné au bûcher, et exécuté le jour même dans des circonstances saisissantes. Alors qu'il avait, pendant l'instruction, encore tenté de ruser, une fois sa condamnation prononcée il met un point d'honneur à "mourir en philosophe", proclamant bien haut son

athéisme, défiant ses juges et ses bourreaux par une série de provocations et d'impiétés, là où l'on attendait qu'il se repente publiquement. Il faut lui arracher la langue avec une tenaille avant de mettre le feu à son bûcher.

Sur quoi se fondait sa condamnation? On ne le sait pas au juste: les actes du procès n'ont jamais été retrouvés, malgré des recherches menées au XIX<sup>e</sup> siècle. Ont-ils été brûlés avec le condamné, comme il arrivait quand la procédure portait sur des délits de blasphème? ou dorment-ils dans l'un des quelque 80 000 sacs d'archives du Parlement de Toulouse antérieures à la Révolution qui, à ce jour, n'ont pas encore été dépouillées? En tout cas, ses œuvres n'ont pas été retenues à charge contre lui: il a été condamné et exécuté sous son nom d'emprunt; ce n'est que près d'un an après sa mort que l'on découvrira que Pompeio Ucglio et Giulio Cesare Vanini ne faisaient qu'un.

“DEUX LIVRES QUI SE SONT USÉS  
ENTRE LES MAINS DES CURIEUX”

Ici se fait jour une différence notable entre Vanini et Bruno. Le procès du “Nolain” devant le tribunal de l’Inquisition, dont

l’instruction minutieuse s’étale sur près de huit ans, tourne pour une bonne part autour des idées hérétiques qu’il avait émises dans ses livres. Autant que l’homme, c’est l’œuvre qui est condamnée: symboliquement d’ailleurs, ses livres sont jetés avec lui dans les flammes. Vanini, lui, n’a nullement été condamné pour ce qu’il a écrit, puisqu’au moment de son procès, aucun lien n’est établi entre l’homme que l’on accuse d’impiété et les ouvrages publiés quelques années auparavant sous un autre nom.

L’œuvre de Vanini, d’ailleurs, est bien mince par rapport à celle de Bruno. Surtout, elle n’a pas cette puissance d’invention philosophique et poétique qui donne aux spéculations les plus audacieuses une forme fascinante. Vanini reste plus conventionnel dans son écriture, et plus cauteleux; il s’avance masqué, recourant à des artifices qui sont monnaie courante dans les milieux libertins. Le titre complet de son premier ouvrage est *Amphitheatrum Æternæ Providentiæ divino-magicum, christiano-physicum, nec non astrologo-catholicum. Adversus veteres Philosophos, Atheos, Epicureos, Peripateticos et Stoicos*: autrement dit *Amphithéâtre divino-magique, christiano-physique et astrologico-catholique de l’Éternelle Providence. Contre les*

*Philosophes antiques, les Athées, les Épicuriens, Péripatéticiens & Stoïciens.* Au fil de cinquante “exercices” scolastiques, l’ouvrage confronte les diverses opinions des philosophes anciens et modernes sur quelques questions métaphysiques cruciales : l’existence et la nature de Dieu, les diverses preuves de la providence divine, la difficulté d’accorder le libre-arbitre de l’homme avec l’idée d’une prescience de ses actes par la Divinité... Dans cette compilation un peu fastidieuse, procédant dialectiquement par énoncés et objections, citations et réfutations, Vanini prétend contredire méthodiquement toutes les thèses qui s’accordent mal avec la doctrine chrétienne. En dernier ressort, sur toutes ces matières délicates, il s’en remet “au jugement infaillible de l’Église romaine”, déclarant aux toutes dernières pages : “je soumetts ce petit livre au jugement et à l’autorité de notre très Saint-Père le Pape PAUL, CINQUIÈME de ce nom” – et entonnant pour conclure une prière à Dieu, “créateur, conservateur et gouverneur de toutes choses”.

Mais avant cette soumission toute formelle aux autorités religieuses, Vanini n’en a pas moins développé longuement et complaisamment les idées dissidentes, en les appuyant de l’autorité intellectuelle des plus prestigieux

philosophes antiques, et de quelques modernes sulfureux (Cardan, Pomponazzi) dont il contribue à répandre les idées. Son écriture obéit à une logique de dissimulation et de subversion : en confrontant sur des sujets sensibles des vues très diverses, orthodoxes comme hérétiques, il jette le doute, par ses sous-entendus et ses réticences, dans l’esprit d’un lecteur néophyte, pour l’amener insensiblement à envisager une vision du monde autre que celle qu’il croyait intangible.

Quant au lecteur déjà initié, affranchi des préjugés inculqués par l’Église, il saura lire entre les lignes, et faire la part entre les déclarations d’allégeance factices à la philosophie officielle et la sympathie implicite pour les idées interdites. Avec sa soumission expresse au pape et sa prière conclusive, tout ce premier *opus* peut même apparaître comme une sorte de paravent : un gage de relative orthodoxie que Vanini donne aux autorités pour mieux transgresser, dans son enseignement oral et dans ses livres à venir, la doctrine officielle.

Son second livre, qui a abusé la Sorbonne, *Des Admirables Arcanes de la Nature*, prend la forme d’une suite de soixante dialogues entre “Jules César” – porte-parole de l’auteur, puisque tel est son illustre prénom –, et un